

« *La chose de Waterloo* ». *Une bataille en littérature*. Textes réunis et présentés par DAMIEN ZANONE. Leiden/Boston, Brill/Rodopi, 2017. Un vol. de 268 p.

Dirigé par Damien Zanone, le volume reprend les communications présentées lors d'un colloque qui s'est tenu à Bruxelles au moment du bicentenaire de la bataille. Il s'agit une fois de plus – car la bibliographie sur l'événement qui est donnée à la fin du livre est déjà impressionnante – de se pencher sur les représentations littéraires de Waterloo et de tâcher de comprendre l'intérêt fasciné que suscite encore cette bataille qui n'a cessé d'alimenter le débat, militaire, politique, philosophique, sur le destin des pays européens qui s'est joué là et sur le sens de l'Histoire.

La poétique du récit de guerre telle qu'elle a été renouvelée par l'écriture de cette bataille est l'un des axes principaux de ce volume. Confrontant plusieurs récits de bataille depuis l'Antiquité, Jacques Neefs attire l'attention sur les difficultés que n'ont cessé d'affronter les peintres de bataille, par la plume comme par le pinceau, et sur l'expérience de l'indescriptible qui a été d'emblée la leur, face à des événements toujours marqués sur le moment par la confusion et par le déchaînement d'une violence collective difficile à rendre. Dès l'origine, le récit de guerre doit trouver les moyens de représenter l'horreur des corps meurtris, mutilés, des cadavres abjects, entassés, ou des rescapés hagards : à travers le spectacle sublime mais terrifiant de l'énormité des carnages, il fait réfléchir à la sidérante puissance d'autodestruction de l'humanité, à ses motivations troubles, au plaisir trouvé dans l'exercice de la violence la plus barbare. Les difficultés sont telles que certains renoncent : Andrea Del Lungo ne manque pas de revenir sur l'étonnante défaite qui semble contaminer Balzac, incapable d'écrire le roman militaire qu'il projetait. Il explique judicieusement cet abandon par le « renversement de l'Histoire en histoire » (p. 85) chez un auteur qui préfère finalement montrer le retentissement des grands événements sur les vies privées.

Les auteur.e.s des articles font la part belle aux épisodes fameux de Waterloo dans *La Chartreuse de Parme* de Stendhal et dans *Les Misérables* de Hugo. On s'accorde pour y reconnaître deux textes clés pour toute réflexion sur l'évolution de la représentation de la guerre. Damien Zanone les prend pour point de départ pour dégager une règle qu'il est effectivement aisé de vérifier dans d'autres textes, à commencer par les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand : on ne peut prétendre faire comprendre la bataille qu'à condition de ne pas y participer, de rester à distance, temporelle et géographique. Parce qu'ils sont à l'écart, Chateaubriand et Hugo peuvent après coup revenir sur le cours de la bataille, envisager d'autres possibles, évaluer les chances des deux camps et inscrire l'événement dans le temps long de l'Histoire pour en dégager du sens. Ceux qui sont au contraire dans la mêlée sont réduits à « raconter ce qu'on ne comprend pas » (p. 35), à montrer le désordre, le règne du hasard, à constater l'impossibilité de faire advenir du sens. Catherine Mariette revient sur le choix narratif décisif de Stendhal de relater la bataille « du point de vue des hommes sans gloire, des anonymes qui n'ont pas laissé de trace dans l'Histoire » (p. 69) : sans doute serait-il bon de rappeler que c'est exactement la même stratégie narrative qu'adopte Chateaubriand dans son récit de la campagne de 1792 (*Mémoires d'outre-tombe*), avec la même ambition de déconstruire la vision épique du combat pour montrer le quotidien des moins gradés et pour donner à voir le chaos qu'est, de l'intérieur, toute bataille. Claude Millet s'arrête sur le dispositif mémoriel du « témoin à distance » pour lequel opte au contraire Hugo dans *Les Misérables* : elle montre avec brio comment la quête des traces de l'affrontement par le voyageur qui s'est rendu sur le champ de bataille alors qu'il est déjà devenu une destination touristique permet l'insertion d'anecdotes qui répondent au défi de démocratiser le récit en redonnant toute leur place aux anonymes et en opérant la conjonction du familier et de l'épique, de la petite et de la grande Histoire. C'est toujours des *Misérables* que s'occupe Philippe Dufour, mais pour mener une réflexion très stimulante sur le style symbolique choisi par Hugo pour écrire l'Histoire,

dont la portée dépasse ce seul cas : il s'agit en effet, à partir de l'exemple de Hugo, de comprendre comment la littérature construit une pensée de l'Histoire avec ses moyens propres, en l'occurrence par des métaphores récurrentes qui font signe vers l'Histoire qui doit advenir, vers les mouvements de fond qui entraînent inéluctablement la société, en dépit d'une réalité qui peut paraître momentanément une aporie. Deux autres articles sont encore consacrés à Hugo dans ce volume, l'un au motif de Waterloo dans l'ensemble de sa carrière poétique (Jean-Marc Hovasse), l'autre au statut de la digression que constitue l'épisode dans le roman des *Misérables*, en fait traversé de bout en bout par la mémoire de Waterloo (Nicole Savy).

À côté de ces romans attendus, le recueil s'ouvre à d'autres genres littéraires qui permettent d'envisager par d'autres biais la poétique du récit de guerre. Boris Lyon-Caen délaisse ainsi la fiction pour s'intéresser aux témoignages et pour mettre en relief les stratégies narratives et le cadre axiologique qui configurent aussi l'événement dans ces textes où il serait naïf de vouloir trouver une relation brute des faits. On saura gré à Nathalie Saudo-Welby de prolonger cette enquête en marge des œuvres les plus connues en proposant, à travers la présentation du journal de Lady De Lancey, épouse d'un officier mort des suites de ses blessures, une étude genrée de l'héroïsme, au front et dans ses à-côtés non moins éprouvants, et une très bonne illustration des enjeux de l'écriture au féminin de l'expérience de la guerre. Jean-Marc Largeaud montre, à travers les écrits très divers qu'Edgar Quinet a consacrés à Waterloo, comment cette bataille a orienté son évolution politique et a pu devenir sous sa plume une arme pour tenter d'affaiblir le Second Empire. Catriona Seth illustre pour sa part la fortune poétique de Waterloo en France comme en Angleterre, en se fondant sur les poèmes rapportés par tous ceux qui se sont rendus en pèlerinage sur le champ de bataille (Scott, Southey, Byron, etc.) pour y célébrer la mémoire des héros et pour y prendre la mesure d'un événement reconnu comme « fondateur de l'Europe moderne » (p. 194). Cette ouverture particulièrement bienvenue à la mémoire de Waterloo dans d'autres pays se poursuit avec l'article de Michael Rosenfeld qui se sert des textes militants du poète flamand Prudens van Duyse pour inscrire Waterloo dans l'histoire nationale de la Belgique en formation, dont le souvenir de la bataille cristallise les tensions, en mettant aux prises l'héritage flamand et l'influence de plus en plus prépondérante de la France, que dénonce le poète.

C'est enfin la postérité littéraire de Waterloo au <sup>XX</sup><sup>e</sup> et au <sup>XXI</sup><sup>e</sup> siècles qui est interrogée. Pierre Schoentjes constate que les auteurs de récits sur la Première Guerre Mondiale ont privilégié les textes qui déconstruisaient l'imaginaire héroïque et qui exhibaient la souffrance intolérable et absurde infligée aux soldats : Waterloo leur a surtout fourni des arguments pour dénoncer la guerre et pour prouver qu'elle ne produit jamais que des perdants. C'est encore à l'élaboration de « contre-histoires » (p. 235) qu'aide Waterloo sous la plume de romanciers contemporains (Jean Rolin, Pierre Michon) qui renoncent à toute reconstitution d'envergure pour privilégier dans l'ensemble « la fiction des humiliés et des vaincus » (Tiphaine Samoyault).

On apprécie que le recueil se termine par un article qui tente plus généralement de comprendre la place paradoxale que garde dans notre imaginaire national cette bataille perdue pourtant vite érigée en mythe : Alain Vaillant prend le risque de l'expliquer en mettant en avant « la fascination persistante pour la violence militaire » (p. 254) et le déni de la causalité historique qui permet de se donner le plaisir toujours renouvelé d'imaginer que la bataille aurait pu être remportée. Les retombées littéraires ne sont pas oubliées, mais en développant cette thèse, Alain Vaillant réussit à faire de Waterloo un événement puissamment révélateur de notre rapport à l'Histoire et des valeurs qui structurent notre patrimoine national.

S'il ne renouvelle pas totalement le champ des études sur la littérature de Waterloo et sur l'écriture de la guerre, le volume montre bien comment la bataille a produit des textes à valeur paradigmatique sur la représentation de la violence, sur les défis qu'elle demande de relever et sur les questions qu'elle pose. D'un article à l'autre, on prend la mesure de la portée considérable d'un événement dont la mise en récit ou en vers reflète la conception que l'on se

fait du mouvement de l'Histoire et interroge la façon dont se fabrique la mémoire collective, avec son inévitable part de légende. Le corpus n'est certes pas exhaustif (par exemple, on aurait pu faire place au témoignage iconoclaste de Jules Vallès pour illustrer les discours qui échappent au registre déférent de la commémoration dès le XIX<sup>e</sup> siècle), mais il est suffisamment diversifié pour que se croisent plusieurs lectures de l'événement à l'échelle européenne et à plusieurs moments de l'Histoire.

FABIENNE BERCEGOL